



## Thérèse Desqueyroux, victime de la parole

ZHENG Lijun<sup>[a],\*</sup>

<sup>[a]</sup>China Civil Engineering Construction Corporation, China.

\*Corresponding author

Received 16 September 2012; accepted 21 March 2013

### Abstract:

François Mauriac, écrivain illustre français, est renommé surtout par ses romans poétiques, dont l'ouvrage le plus représentatif s'intitule *Thérèse Desqueyroux*. L'article présent traite l'origine de la tragédie de l'héroïne Thérèse de ce roman. L'analyse se déroule sous les angles de l'environnement, de la communication entre les gens, du processus du crime et de la fonction du langage. A travers ces études, on tire la conclusion que la tragédie de Thérèse réside dans l'incommunicabilité des êtres et l'impuissance langagière.

**Key words:** Tragédie; Silence; Incommunicabilité; Impuissance; Parole

ZHENG Lijun (2013). Thérèse Desqueyroux, victime de la parole. *Canadian Social Science*, 9(3), 158-162. Available from: <http://www.cscanada.net/index.php/css/article/view/j.css.1923669720130903.5770> DOI: <http://dx.doi.org/10.3968/j.css.1923669720130903.5770>

François Mauriac, écrivain de renom, catholique, est l'un des derniers classiques dans la littérature française contemporaine. Il est à la fois romancier, dramaturge, mémorialiste et pamphlétaire.

Né à Bordeaux en 1885, dans une famille de la bourgeoisie catholique, F. Mauriac a perdu son père prématurément. Il a été élevé alors par une mère pieuse dans un climat moral que l'on retrouve dans certaines de ses oeuvres. Sa famille ainsi que son milieu social ont profondément marqué la personnalité du futur écrivain. Il s'est attaché à sa terre natale, à sa province à tel point que les landes, la forêt de pins, les vignes autour du domaine familial, les campagnes girondines et les environs de Bordeaux sont devenus l'unique théâtre où se déroule l'action de presque tous ses romans.

Mauriac laisse derrière lui une oeuvre immense, on pourrait aujourd'hui regrouper principalement la masse de ses textes sous quatre catégories fondamentales : la poésie, les romans, les essais politiques et les écrits intimes. Ce qui attire immédiatement l'attention du lecteur, c'est sans doute « le caractère poétique de sa prose, nourrie d'images, presque aussi constamment sensuelle que celles de Colette. C'est très légitimement que P.-H. Simon a appelé 'roman-poème' les récits de Mauriac, dont les dimensions excèdent celles de la nouvelle, sans atteindre toujours celles du roman traditionnel. Cette qualité poétique alliée à la brièveté autorise des rapprochements avec Racine, et situe les romans de Mauriac dans la tradition classique. De là la méfiance qu'il manifesta à l'égard de la recherche de nouvelles techniques appliquées au roman, qu'il s'agisse de James Joyce, de Virginia Woolf ou de Robbe-Grillet. »

C'est par ses romans publiés après la Première Guerre mondiale que lui vient la notoriété : *Thérèse Desqueyroux* (1922), *Génitrix* (1924), *Le Désert de l'amour* (1925), *Le Baiser au Lépreux* (1927), *Le Noeud de vipères* (1932). Toutes ses oeuvres confirment non seulement sa dimension romanesque, son style et son véritable talent mais encore contribuent à son élection à l'Académie française en 1933. Et vingt ans

plus tard, en 1952, l'Académie suédoise lui a accordé le Prix Nobel de littérature

« pour l'analyse pénétrante de l'âme et l'intensité artistique avec laquelle il a interprété dans la forme du roman le vie humaine. »<sup>2</sup> Cependant, il n'est pas simplement un homme de lettres réclus dans la littérature, mais l'écrivain dans le monde. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'est engagé en faveur de la Résistance et est devenu après partisan fidèle du général de Gaulle.

D'une manière générale, l'oeuvre romanesque de Mauriac présente des personnages tourmentés, hantés par le péché et la passion. C'est là le domaine du romancier,

le monde des passions et du péché. *Thérèse Desqueyroux* est sans doute le roman le plus représentatif qui incarne au suprême degré la conception mauriacienne du péché.

---

## THERESE DESQUEYROUX

---

Mauriac nous a peint dans ce roman un portrait d'une criminelle fascinante. *Thérèse Desqueyroux* est la victime d'un mariage arrangé dans un milieu dominé par un esprit de famille périmé: elle déteste ce mari qu'elle n'a pas choisi et tente de l'empoisonner en forçant la dose d'arsenic dans la liqueur de Fowler qui lui a été prescrite pour corriger une anémie et lui redonner de l'appétit. Elle falsifie les ordonnances, y ajoutant du chloroforme, de l'aconitine et de la digitaline et en comptant largement les gouttes dans le chocolat du matin. Le médecin traite et hospitalise enfin le mari dont l'état s'améliore lentement. L'affaire divulguée, pour sauver la face, la famille décide de l'étouffer. Thérèse est désormais gardée prisonnière à la maison, et on lui interdit de voir sa fille. Elle se met à fumer, à boire et développe un délire de persécution: elle se croit au centre d'un complot. Finalement chassée, Thérèse va vivre seule à Paris.

Pourquoi Thérèse a-t-elle essayé d'empoisonner son mari ? Haïssait-elle donc son époux au point de vouloir le tuer ? C'est la question que se pose Thérèse en sortant du bureau du juge d'instruction qui vient de prononcer un non-lieu de complaisance. Elle cherche la réponse tout en faisant la rétrospection sur la route du retour à Argelouse. Mais en vain, elle est incapable de reconnaître le motif de ses actes. Il ne s'agit ni du

problème d'argent puisqu'elle est riche, ni du problème d'amour puisqu'elle n'a pas d'amant. Tout simplement, parce qu'elle aspire à s'épanouir, à devenir elle-même et qu'elle ne veut pas jouer la comédie. Sa vie est comme une eau morte où rien ne se passe jamais. Elle est solitaire, ennuyeuse, oisive, son existence est frivole et terriblement silencieuse. Elle ne trouve aucun à qui communiquer. Comment veux-tu qu'une femme intelligente et sensible telle qu'elle puisse supporter une vie comme ça ? En fin de compte, c'est un drame de silence, de l'incommunicabilité. Elle incarne la victime de la parole.

---

## SILENCE DE LA NATURE

---

Tout d'abord, laissons-nous jeter un coup d'oeil sur le cadre de sa vie – Argelouse, parce que l'environnement doté d'une fonction symbolique a joué un rôle très important dans cette tragédie. On peut même dire que l'atmosphère est le catalyseur de son crime. Et l'auteur n'a pas ménagé sa plume pour la description de cette contrée où le drame s'est produit. « Argelouse est réellement une extrémité de la terre ; un de ces lieux au-delà desquels il est impossible d'avancer,

ce qu'on appelle ici un quartier : quelques métairies sans église, ni mairie, ni cimetière, disséminées autour du champ de seigle, à dix kilomètres du bourg ... au-delà d'Argelouse...il n'y a plus rien que quatre-vingts kilomètres de marécages, de lagunes, de pins grêles, de landes où à la fin de l'hiver les brebis ont la couleur de la cendre. » Voilà un lieu déshérité qui respire la tristesse et la mélancolie, privé de toute existence civile comme religieuse, rejeté du monde des hommes et abandonné de Dieu lui-même. La nature elle-même paraît aride, austère et monotone, comme une image de purgatoire. Mais ce qui est le plus terrible, c'est le silence. Le silence constitue souvent la source privilégiée de la solitude. « Et c'était le silence : le silence d'Argelouse ! Les gens qui ne connaissent pas cette lande perdue ne savent pas ce qu'est le silence : il cerne la maison, comme solidifié dans cette masse épaisse de forêt où rien ne vit ... Ce fut surtout après le départ d'Azévêdo que je l'ai connu, ce silence ... je cours pénétrer dans un tunnel indéfini, m'enfoncer dans une ombre sans cesse accrue ». « Elle en connut vraiment le silence, durant ces nuits démesurées de novembre ». « Jusqu'à la fin de décembre, il fallut vivre dans ces ténèbres. » Le silence, les ténèbres et le tunnel traduisent l'intensité d'une solitude complète qui a failli l'étouffer.

---

## INCOMMUNICABILITE AVEC SON ENTOURAGE

---

La nature est silencieuse, mais elle n'est pas la seule. Les gens le sont aussi, au sens du manque de communication. Thérèse vit dans une grande famille riche, mais elle ne trouve aucun semblable à qui elle peut s'épancher. Il semble que les autres vivent dans une autre planète ou plutôt c'est Thérèse qui vit dans une planète différente de celle de son entourage. Il n'est arrivé jamais de vrai dialogue entre eux, comme s'ils n'utilisaient pas la même langue. Ainsi, Thérèse est obligée de garder le silence.

Thérèse ne communique ni avec son mari ni avec sa famille. Bernard est un provincial conformiste « à la voie ». Homme d'habitude et de principe ( « on ne l'y voyait jamais avant l'ouverture de la chasse et il n'y couchait qu'en octobre...ce garçon raisonnable... »), il respire la modération et la médiocrité. Trop conformiste pour se singulariser, il se plie à l'opinion publique et accepte un mariage de convenance, « tout le pays les mariait parce que leurs propriétés semblaient faites pour se confondre ». Rangé, le personnage organise sa vie selon un plan méthodique, suivant les préceptes familiaux en s'interdisant tout écart de conduite. Ainsi dessiné, Bernard semble un nouveau Bovary, avec ses goûts de petit-bourgeois. A l'inverse, Thérèse, la fille la plus riche et la plus intelligente de la lande, passe, aux yeux des Desqueyroux pour un « esprit fort », une intellectuelle que Bernard se fait fort de ramener dans le rang. Ne pouvant

pas supporter la mesquinerie et la petitesse de son mari ainsi que la vie morne et oisive, Thérèse rêve à la liberté ainsi que l'épanouissement individuel et poursuit une vie spirituelle. De caractère tout à fait différent, ce couple n'arrive pas à s'échanger sincèrement.

Le jour de leurs noces, Thérèse a ressenti déjà la solitude et l'enfermement « Ce fut ce jour-là que Thérèse se sentit perdue. Elle était entrée somnambule dans la cage et, au fracas de la lourde porte refermée, soudain la misérable enfant se réveillait ». « elle perçut soudain ce néant autour de quoi elle avait créé un univers de douleurs vagues et de vagues joies ». La nuit de noces a laissé Thérèse indifférente qui rêvait à d'autres voluptés. Le thème de mensonge met en relief la frustration de Thérèse qui fait l'apprentissage de la désillusion, « mimer le désir, la joie, la fatigue bienheureuse... elle y goûtait un plaisir amer ». Tout se passe comme si ce mariage n'était que le négatif du bonheur attendu. L'intimité conjugale accuse le divorce entre les deux personnages : à Bernard qui « s'enfonce dans le plaisir », s'oppose Thérèse résignée et glacée. La dernière soirée du voyage de noces à Paris, il y a eu entre ce couple une discussion sur l'aventure d'Anne, demi-soeur de Bernard. Mais après un instant de sincérité, découragé par les préjugés et le conformisme de Bernard, Thérèse a fini par se taire pour reprendre son masque et assumer le rôle qui lui est imparti. Cette discussion permet à Thérèse de mesurer le poids du conformisme et à évaluer ses chances de bonheur. Elle comprend qu'elle n'a aucune chance d'être prise au sérieux par un Bernard soucieux d'éluder toute forme de discussion. Aucune critique n'a de prise sur ce bon bourgeois qui aligne avec assurance les clichés les plus xénophobes.

Le seul dialogue a eu lieu à la dernière minute, mais c'est un dialogue avorté. A la demande de Thérèse, Bernard a accompagné sa femme à Paris. Au moment de séparation, Bernard ne peut se défendre d'un sentiment de malaise. Un instant même, abandonnant son ton sentencieux et péremptoire, il s'attarde à amorcer le dialogue crucial qui n'a jamais eu lieu. « Thérèse... je voulais vous demander... Je voudrais savoir... C'était parce que vous me détestiez ? parce que je vous faisais horreur ? ». L'hésitation, la timidité et l'humilité percent dans la question que Thérèse a jusqu'alors vainement attendue. Touchée par ce tardif désir de compréhension, Thérèse caresse l'espoir d'une rédemption et d'une communion, une communion humaine. Incapable de fournir à Bernard un motif précis pour justifier son crime, Thérèse invoque le besoin de communication et de partage, mais son argument psychologique irrite un époux rationaliste, « Vous aurez donc de l'esprit jusqu'à la fin... Sérieusement, pourquoi ? ». Pathétique dans son besoin de communication, Thérèse persévère, quitte même à se charger pour mieux convaincre Bernard, ou à reconnaître ses erreurs comme ce culte naïf de l'émancipation. Cependant, malgré sa sincérité et son

humilité, elle échoue à toucher un mari insensible. « il ne la croyait pas ».

Derrière Bernard, c'est la famille. Mme de la Trave, porte-parle du clan familial s'avère conformiste et bien-pesante. Pour eux, l'important, c'est préserver la tradition familiale et ne pas déroger aux habitudes. L'individu s'efface devant la famille.

Thérèse est une étrangère et marginale dans la famille, parce que ses beaux-parents, comme Bernard, ne la prennent jamais au sérieux. Elle s'enfonce dans le silence, la solitude et l'enfermement. Notamment après la naissance de sa fille, la vie lui devient insupportable. « Rien n'en paraissait à l'extérieur ; aucune scène entre elle et Bernard... c'était là le tragique ; qu'il n'y eût pas une raison de rupture... Thérèse ne rencontrait jamais Bernard, et moins encore ses beaux-parents ; leurs paroles ne l'atteignaient guère ; l'idée ne lui venait pas qu'il fût nécessaire d'y répondre. Avaient-ils seulement un vocabulaire commun ? Ils donnent aux mots essentiels un sens différent. ». Thérèse est ainsi condamnée à l'hypocrisie au sein d'une famille qui s'obstine à ne pas la comprendre et à préférer l'esquiver. « si un cri sincère échappait à Thérèse, la famille avait admis, une fois pour toutes, que la jeune femme adorait les boutades ». La phrase de Mme De La Trave est révélatrice de l'ambiguïté des relations familiales. « Je fais semblant de ne pas entendre, et si elle insiste, ne d'y pas attacher d'importance ; elle sait qu'avec nous ça ne prend pas... »

Même avec Anne, amie d'enfance, il n'y a jamais de vrai dialogue. Même si Thérèse a pensé un moment que c'était pour se rapprocher d'Anne qu'elle a épousé Bernard. Mais en fait les deux filles n'ont « aucun goût commun, hors celui d'être ensemble durant ces après-midi où le feu du ciel assiège les hommes barricadés dans une demi-ténèbre. ». « Rien à se dire ; aucune parole : les minutes fuyaient de ces longues haltes innocentes sans que les jeunes filles songeassent plus à bouger que ne bouge le chasseur lorsqu'à l'approche d'un vol, il fait le signe du silence. »

Son propre père ne la comprend pas, non plus. A la suite du non-lieu concernant l'inculpation, Thérèse sort du palais de justice, accompagnée de son père qui s'entretient avec leur avocat sans prêter attention à sa fille. « qui, pas une fois, ne se retourna vers sa fille ». « Elle dit à voix basse : "J'ai tant souffert... je suis rompue..." puis s'interrompt : à quoi bon parler ? Il ne l'écoute pas ; ne la voit plus. » Ce politicien opportuniste est plus soucieux de son avenir aux élections sénatoriales que de la situation de sa fille et de ses états d'âme. D'où l'indifférence du père à l'égard de sa fille.

Son révélateur, Jean Azévédo, est aussi incommunicable. La rencontre fortuite de

Jean Azévédo lors d'une promenade près des palombières, fait l'effet d'un coup de tonnerre. La courtoisie de ce jeune homme et son vermis culturel, lui

assurent auprès de Thérèse un prestige facile. « j'étais éblouie : à peu de frais, grand Dieu ! » Sensible à la spontanéité et à l'exubérance du discours de Jean, Thérèse croyait découvrir un interlocuteur qui lui ouvrait de nouvelles perspectives. « il projetait dans le débat des clartés qui me paraissaient admirables ». Mais avec le recul du temps, Thérèse se rend compte qu'aucun dialogue authentique ne s'est noué entre eux et que la rhétorique de Jean n'échappe pas aux stéréotypes. : « Je crois bien que je vomirais aujourd'hui ce ragoût ». La métaphore alimentaire vient à l'appui pour souligner l'écoeurément de Thérèse. De plus, leur conversation s'avère-t-elle plus un monologue qu'un dialogue.

## SILENCE DANS LE PROCESSUS DU CRIME

Le silence de l'environnement et l'incommunicabilité entre les gens condamnent Thérèse au mutisme, un mutisme habituel. Et le drame a lieu justement dans ce mutisme. Le drame de Thérèse est un drame de silence : né des circonstances, le crime naît de la demi-conscience de l'héroïne et se perpétue dans son mutisme. C'était le jour de l'incendie de Mano, Bernard a oublié de compter ses gouttes de Fowler « Il avale d'un coup le remède sans, qu'abrutie de chaleur, Thérèse ait songé à l'avertir qu'il a doublé sa dose habituelle », premier pas vers un crime qui ne prend corps que progressivement. La deuxième étape du crime coïncide avec le retour de Bernard et le silence de Thérèse à sa question « Il demande : "Est-ce que j'ai pris mes gouttes ?" et sans attendre la réponse, de nouveau il en fait tomber dans son verre. Elle s'est tue par paresse, sans doute, par fatigue. ». Cette nuit-là devant le docteur, elle a gardé encore une fois le silence. « Elle demeura muette ; éprouva-t-elle seulement la tentation de parler ? L'acte qui, durant le déjeuner, était déjà en elle à son issue, commença alors d'émerger du fond de son être - informe encore, mais à demi baigné de conscience. » La fascination pour le crime se manifeste dans une troisième étape par la curiosité

mêlée d'effroi de Thérèse. « Il y avait des chances pour que ce fût cela...elle aurait aimé à être sûre. ». Dès lors, le personnage veut surtout accomplir une

expérience et assouvir un besoin. « il s'agissait d'une curiosité un peu dangereuse » Ce qui le conduisit à passer dans une quatrième et déterminante étape, « Une seule fois, et se sera fini. ». Mais une fois n'est pas pour toutes, elle a continué à administrer le poison et cette tâche lui est devenue un devoir... Le mutisme de Thérèse dans ce processus est la conséquence logique non pas de la mésentente du couple mais de l'absence de dialogue.

Passant en revue la vie de Thérèse, on constate que, dès son mariage, Thérèse n'est jamais parvenue à se faire comprendre et établir un vrai dialogue avec son entourage. Pourquoi cet échec à la communication ? Tout

simplement, c'est parce que les gens de son milieu ne donnent pas aux mots la même signification qu'elle. Les signifiants ne renvoient jamais aux mêmes signifiés pour eux. C'est en quoi réside le tragique.

## IMPUISSANCE DE LA PAROLE

La tragédie s'inscrit dans le langage. Privé de tout repère métaphysique, la parole de Thérèse et donc la confession sont, d'emblée, frappées d'inanité. La parole résiste à Thérèse. Sur le train de retour, Thérèse a tenté de préparer sa confession, mais elle n'a su comment expliquer ses actes à Bernard. Les mots lui manquent et le langage paraît impuissant. « Que lui dirait-elle ? Par quel aveu commencer ? Des paroles suffiraient-elles à contenir cet enchaînement confus de désirs, de résolutions, d'actes imprévisibles ? », « Comment l'introduire dans ces régions indéterminées où Thérèse a vécu, a souffert ? », « Bernard, Bernard, comment t'introduire dans ce monde confus, toi qui appartient à la race aveugle, à la race implacable des simples ? », « Mais toutes les raisons que j'aurais pu vous donner, comprenez-vous, à peine les eusse-je énoncées, elles m'auraient paru menteuses... ». Autrement dit, tout ce qu'elle doit dire échappe au langage : la parole tente de se rapprocher d'un lieu où elle n'est pas, où elle n'a pas de sa place.

Le tragique de la condition humaine réside donc dans cette impuissance langagière à exprimer le mystère des êtres pour eux-même et à échanger ses pensées secrètes avec autrui. Diverses raisons ôtent à la parole toute son efficacité : d'abord, les êtres ne communiquent pas entre eux et l'échange de signifiants ne se réalise pas ; ensuite, même si le dialogue se noue de façon fugitive, les gens ne donnent pas aux mots la même signification et la relation du signifiant au signifié se retrouve brouillée ; enfin, l'humain demeure indicible, car la finesse des mécanismes psychologiques excède infiniment le discours. Ainsi, la destinée de Thérèse demeure entourée d'un halo mystérieux et la logique du discours cède la place à une poétique, au chant d'une âme meurtrie.

Le drame de Thérèse est universel parce qu'il traduit l'incommunicabilité profonde des êtres entre eux. Elle incarne la difficulté éprouvée par chacun à se dire dans un monde hostile à une vérité qui échappe au langage. Parvenue au terme de son voyage, elle a compris qu'elle ne pourrait obtenir de pardon, cette parole d'au-delà du langage qui l'absoudrait de son silence lors de l'incendie de Mano. A travers le drame de Thérèse, Mauriac met en question la parole, et critique à la fois la fonction symbolique du langage – la capacité du signifiant à traduire un signifié unique – et sa fonction de communication sociale.

---

## REFERENCES

---

- Abraham P., Desne R. (1982, Ed.). *Manuel d'histoire littérature de la France*. Paris: Sociales.
- Abraham P., Desne R. (1982, Ed.). *Manuel d'histoire littérature de la France* (pp.329). Sociales, Paris.
- Cité par Brunel P., et al. (1972). *Dans histoire de la littérature française* (Tome II, pp.641). Bordas, Paris, .
- François Mauriac (1927). *Thérèse desqueyroux, bernard grasset*.
- Marceline Jacob-Champeau (1991). *Résumés et commentaires de Thérèse Desqueyroux*, François Mauriac, Editions Nathan, collection « Balises ».
- Pierre Brunel et al.(1972). *Histoire de la littérature française*, Tome 2, Bordas.
- Véronique Anglard (1992). *François Mauriac, Thérèse Desqueyroux*. Paris: Presses universitaires de France, collection « Etudes littéraires ».
- XU Zhenhua, HUANG Jianhua (2000). *Raison et déraison Courant principal de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle*. Beijing: Presse de l'enseignement des langues étrangères et de recherches.